

# Les Coins obscur

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Bon voisinage*

*Une vie si convenable*

*Celle qui savait tout*

Ruth Rendell

# Les Coins obscur

*Traduit de l'anglais  
par Johan-Frédéric Hel Guedj*



*Titre original : Dark Corners*

Éditeur original :

Hutchinson, Penguin Random House, Londres

© original : Kingsmarkham Enterprises Ltd., 2015

ISBN original : 978-0-09-195924-1

© 2017, Éditions des Deux Terres, département des  
Éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction  
française.

Tous droits réservés

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0106-8

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](http://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

## Une interview avec Ruth Rendell

« Mais pourquoi cette fascination pour les psychopathes ?

— Eh bien, me répond Ruth Rendell, sur ce ton net et précis qui est le sien, j'éprouve en effet de l'empathie envers ces gens qui sont sous l'emprise d'épouvantables pulsions. Je crois qu'être poussé par cette envie de tuer doit représenter un terrible fardeau. J'essaie de faire ressentir à mes lecteurs de la pitié envers mes psychopathes et je crois y parvenir, car j'en éprouve moi-même. »

Extrait d'un entretien dans  
*The Sunday Telegraph*, 10 avril 2005

Durant de longues années, Wilfred Martin avait collectionné des échantillons de produits de médecines douces, des remèdes homéopathiques et autres pilules à base de plantes. Il n'en avait pour ainsi dire presque jamais pris ou même essayé un seul, car cela lui faisait peur, mais il avait conservé le tout dans une armoire de la salle de bains, à son domicile de Falcon Mews, dans le quartier de Maida Vale, et, à sa mort, ils revinrent à son fils Carl, avec la maison et son contenu.

La mère de Carl lui avait recommandé de tout jeter. C'était de la camelote, au mieux inoffensive, mais aussi peut-être dangereuse, et tous ces flacons, ces pots et ces sachets ne faisaient que prendre

de la place. Pourtant, il ne jeta rien, car il n'avait pas le courage de s'en charger. Il avait d'autres chats à fouetter. S'il avait su que cette camelote, ou plutôt l'une de ces médications en particulier, allait changer sa vie, transformer et ruiner son existence, il aurait vidé le tout dans un sac en plastique, emporté ce sac au bout de la rue et l'aurait jeté dans la benne à ordures.

Au début de l'année, Carl s'était installé dans l'ancienne maison familiale de Falcon Mews, car après le divorce de ses parents sa mère avait déménagé à Camden. Pendant un temps, il ne repensa plus au contenu de l'armoire de sa salle de bains. Il était absorbé par sa petite amie, Nicola, par son roman, *À la porte de la mort*, qui venait de paraître, et par la mise en location du dernier étage de sa maison. Il n'avait aucun besoin

de ces deux chambres avec cuisine et salle de bains, et grand besoin du loyer. Si exaltante que soit la publication de son premier livre, du haut de ses vingt-trois ans, il n'avait pas la naïveté de s'imaginer vivre uniquement de son écriture. Les loyers dans le centre de Londres atteignaient des sommets, et Falcon Mews, une rue en arc de cercle qui, à partir de Sutherland Avenue, formait une boucle vers Castellain Road, en plein cœur de Maida Vale, devenait une adresse très attrayante et très recherchée. Il passa donc une annonce dans le *Paddington Express*, et, le lendemain matin, vingt locataires potentiels se présentaient à sa porte. Pourquoi il retint le premier candidat, Dermot McKinnon, il ne le sut jamais. Peut-être était-ce parce qu'il n'avait aucune envie de recevoir des dizaines



de personnes en entretien. C'était là une décision qu'il devait amèrement regretter.

Toutefois, pas d'emblée. À première vue, le seul inconvénient de ce M. Dermot McKinnon, c'était son physique : ses dents jaunes inégalement plantées, par exemple, sa maigreur extrême et son dos voûté. Mais on ne décide pas d'éconduire un locataire en raison de son allure peu engageante, se dit Carl, et il ne faisait aucun doute que cet homme avait de quoi payer son loyer. M. McKinnon avait un emploi à la clinique Sutherland pour animaux domestiques, dans une rue voisine, et il lui montra une lettre de recommandation du vétérinaire en chef. Carl le pria de verser chaque loyer à la fin du mois précédent, et la première erreur qu'il commit fut peut-être de lui demander d'être payé non par virement

sur son compte bancaire, mais en espèces ou par chèque, que le locataire déposerait dans une enveloppe devant sa porte. Carl se rendait bien compte que c'était là une pratique peu courante, mais il voulait voir le loyer rentrer, il avait envie de le tenir en main. Dermot McKinnon ne souleva aucune objection.

Carl avait déjà commencé de travailler sur un deuxième roman, *Susanna Griggs*, son agent, l'ayant encouragé à s'y attaquer. Il n'espérait toucher aucune avance tant qu'il ne l'aurait pas terminé et que Susanna et son éditeur ne l'auraient pas lu et accepté. On ne lui avait promis aucun paiement pour la publication d'*À la porte de la mort* en édition de poche, car personne ne s'attendait à une parution dans ce format. Pourtant, être devenu à la fois un auteur publié, avec de belles perspectives de carrière,

et un propriétaire percevant un loyer, lui donnaient le sentiment d'être riche.

Dermot McKinnon devait entrer dans la maison par la porte côté rue et monter deux étages pour rejoindre son appartement, mais il ne faisait aucun bruit et, selon sa propre formule, il restait sur son quant-à-soi. Carl avait déjà remarqué que son locataire était un maître de la phrase toute faite. Et, pendant un certain temps, tout sembla aller bien, le loyer lui était payé ponctuellement en billets de vingt livres, dans une enveloppe, le dernier jour du mois.

Toutes les maisons de Falcon Mews étaient assez petites, toutes de construction et de couleurs différentes, et toutes mitoyennes, agencées en deux longues rangées se faisant face. La chaussée était pavée, excepté aux deux extrémités, là où l'allée des anciennes

écuries – « mews » – rejoignait Sutherland Avenue et où les riverains pouvaient garer leurs voitures. La maison dont Carl avait hérité était peinte de couleur ocre, avec des châssis de fenêtres blancs et des bow-windows blancs. Elle était agrémentée d'un jardinet envahi de végétation, avec un appentis en bois tout au fond, encombré d'outils cassés et d'une tondeuse à gazon hors d'usage.

Et, pour ce qui était de la médecine alternative, la fois où Carl eut un rhume, il avala deux doses d'un remède appelé acide benzoïque. Cette substance, censée fluidifier les sécrétions et apaiser la toux, demeura sans effet. À part cela, jamais il n'avait examiné le contenu de l'armoire où étaient rangés les flacons et les pots.

Dermot McKinnon se mettait en route pour la clinique vétérinaire Sutherland

tous les matins à neuf heures moins vingt, et rentrait à son appartement à cinq heures et demie. Les dimanches, il se rendait à l'église. Si son locataire ne lui avait rien dit, jamais Carl n'aurait deviné qu'il était croyant, et qu'il fréquentait l'une des nombreuses églises du quartier, St Saviour, sur Warwick Avenue, par exemple, ou St Mary, à Paddington Green.

Un dimanche matin, ils se croisèrent dans la rue, pas loin de la maison.

« Je me rends à l'office du matin à l'instant, lui annonça l'autre.

— Vraiment ?

— J'y assiste régulièrement. À bon jour, bonnes œuvres », ajouta-t-il.

Carl, lui, sortait boire un café avec son amie Stacey Warren. Ils s'étaient rencontrés au lycée, puis étaient allés à l'université ensemble, où il avait étudié la philosophie et où elle suivait un cursus

d'art dramatique. Encore étudiante lorsque ses parents avaient trouvé la mort dans un accident de voiture, elle avait hérité d'une belle somme d'argent, suffisante pour lui permettre de s'acheter un appartement à Primrose Hill. Elle avait envie de devenir comédienne et, grâce à son beau visage et à sa silhouette longiligne, s'était vu confier un rôle assez important dans une série télé intitulée *Station Road*. Du jour au lendemain, son visage fut connu du grand public, mais ensuite, en quelques mois, elle perdit sa ligne.

« J'ai pris plus de six kilos, avoua-t-elle à Carl, dans le bar de leur quartier, le Café Rouge, où ils s'étaient attablés. Que vais-je faire ? » D'autres clients lui glissaient des regards assez peu discrets. « Ils savent tous qui je suis. Ils